

6-1-2003

Le rôle de la critique dans la réception de l'oeuvre romanesque de Rachid Boudjedra

Valérie Lotodé

Centre international d'études francophones Université de la Sorbonne-Paris IV

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Lotodé, Valérie (2003) "Le rôle de la critique dans la réception de l'oeuvre romanesque de Rachid Boudjedra," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 61 : No. 1 , Article 12.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol61/iss1/12>

Valérie LOTODÉ

Université de la Sorbonne-Paris IV

Le rôle de la critique dans la réception de l'œuvre romanesque de Rachid Boudjedra

Résumé : La qualité littéraire des romans de Rachid Boudjedra ne suffit pas à expliquer l'accueil bienveillant que lui a réservé la critique française lors de la parution de certaines de ses œuvres. Son image d'écrivain « authentiquement » algérien ainsi que le contexte politique ont également influencé la presse dans ses jugements. La critique, aussi bien journalistique qu'universitaire, n'échappe pas aux *a priori* idéologiques et ce, depuis l'émergence de la littérature algérienne d'expression française.

Algérie, auteur algérien, authenticité, critique, lecteur, Rachid Boudjedra, réception

« Face à une critique française, je dirais, traditionnelle, qui ne cherchait, dans les textes des écrivains "ex-colonisés" que des clefs pour interprétation sociologique immédiate, moi, qu'est-ce qui m'animait donc? Un nationalisme à retardement? Non, bien sûr, seulement la langue », déclare l'écrivaine algérienne Assia Djebar (Djebar, 2000 : 18), qui reproche également à la critique française de la considérer comme « la Musulmane de service » (Djebar citée par Bourget, 1997 : 15). De même, Tahar Ben Jelloun déclare en avoir assez d'être « l'Arabe de service » et de passer pour le « spécialiste » (Ben Jelloun cité dans *ibid.* : 15) de l'immigration. La renommée acquise par certains écrivains francophones n'empêche pas la critique littéraire de continuer à les cataloguer, les étiqueter en fonction de leurs origines culturelles¹. Il est vrai que la critique littéraire, qu'elle soit scientifique ou vulgarisée, la presse et les médias de façon générale circonscrivent les auteurs de langue française dans des aires géographiques et culturelles précises (Antilles, Québec, Maghreb...) et limitent parfois la portée de leurs œuvres à leurs

¹ Voir, à propos des étiquettes identitaires et de leur historicité, l'article de Halen, 2001.

dimensions ethnologique, sociologique ou politique, au détriment de leur littérarité.

Nonobstant, on ne peut nier le fait que cette presse contribue à la promotion du champ littéraire francophone, en pleine évolution, et accroît la notoriété des écrivains de langue française. Ainsi être catalogué « auteur algérien », dans les années 90, constitue en France un argument de vente. L'actualité sanglante de l'Algérie attire l'attention du public sur *Al Djazaïr* et sur ses écrivains qui bénéficient, en Europe et en Amérique, d'un succès éditorial grandissant :

Il faut dire également que cette actualité algérienne est aussi une des raisons du net regain d'intérêt auquel on assiste depuis peu pour ce qui concerne le Maghreb dans les circuits d'édition européens ou américains. Mais que l'attente de lecture qu'elle entraîne est beaucoup plus documentaire que littéraire. Quoiqu'il [sic] en soit la littérature en profite également, ne serait-ce que dans la multiplication des traductions de littérature maghrébine francophone en d'autres langues européennes (Bonn, 1999 : 17).

Aussi le roman de Rachid Boudjedra intitulé *La vie à l'endroit* (1997) ainsi que ses essais *FIS de la haine* (1992) et *Lettres algériennes* (1995) qui portent sur la guerre civile en Algérie bénéficient-ils, lors de leur parution, d'une bonne réception critique, car la presse et le public y découvrent la violence que subit au quotidien la population. Ces ouvrages, écrits par un homme du pays, ont valeur de témoignages, témoignages qui ont une portée d'autant plus grande que l'écrivain est engagé. Il est même condamné à mort par le Front Islamique du Salut, depuis la parution en 1983 de son roman *L'insolation*, et ne se déplace plus sans revolver ni cyanure. Son appartenance à la société arabo-musulmane, doublée d'un engagement politique, donne l'impression à la critique d'être face à un écrivain « authentique ». Mais qu'entendent les journalistes par cette notion ambiguë d'authenticité? Et dans quelle mesure l'œuvre boudjedrienne satisfait-elle leurs attentes?

Rachid Boudjedra, un « écrivain authentique »

D'une certaine façon, « La Répudiation » devrait faire date. C'est le premier roman dont on peut dire qu'il soit *authentiquement algérien* [...] (Giron, 1969 : 4). *La Répudiation* est l'œuvre d'un écrivain

authentique et, historiquement, nous avons avec ce livre le premier roman *spécifiquement algérien*. (Marotte, 1970 : 35.) [...] [V]oici, explosivement, le premier *roman authentiquement algérien*, avec l'Algérie non pas comme sujet, discours ou histoire, mais comme chair et comme supplice, comme mode de pensée et de refus, comme manière d'être et de vomir. (Gaugéard, 1969 : 3.) [...] Il est rare qu'un homme s'adresse à nous en évoquant le revolver et le cyanure qu'il garde à portée de main. Rachid Boudjedra n'avait pas besoin de cela pour être un *écrivain authentique* (quatrième de couverture de Boudjedra, 1995) (dans tous ces extraits, l'italique est de nous).

Les journalistes voient en Rachid Boudjedra un parfait représentant de l'Algérie dans le domaine littéraire : il parle des siens, situe le cadre de ses fictions dans son pays natal, revisite l'histoire algérienne et n'hésite pas à remettre en cause les piliers de sa société ou à aborder crûment le thème de la sexualité en islam. Aussi son œuvre choque-t-elle autant qu'elle envoûte son lecteur. *La répudiation* séduit notamment un public français qui voit en Boudjedra un écrivain de la rupture et de la différence, du fait de la charge subversive de ses premiers romans et de l'épaisseur du référent maghrébin. En Algérie, le succès de ce roman, qui ne s'est pas démenti depuis sa parution en 1969, s'explique par l'attente d'un dire d'effraction qui ne célèbre plus les valeurs du groupe mais dit le mal-être de la femme et plus généralement de l'individu face au conformisme collectif (voir Bonn, 1983 : 5). Une autre partie du public algérien n'approuve pas, en revanche, le fait qu'on se permette de critiquer une société qui vient d'acquérir son indépendance. Il est trop tôt pour repenser une société qui sort à peine de ses cendres. Charles Bonn pense d'ailleurs que l'auteur témoigne d'une certaine complaisance vis-à-vis du lecteur occidental, en lui dévoilant l'intimité algérienne, le sang, le sexe, l'inceste, la répudiation, plus faciles à regarder lorsqu'il s'agit de la société de l'Autre. D'après le critique, Rachid Boudjedra fait partie des écrivains qui « jouent docilement le jeu qu'on attend d'eux, non seulement dans leurs écrits, mais aussi dans leurs prestations publiques » (*Ibid.*).

Il est vrai que l'écrivain se conforme – peut-être sans le savoir ni le vouloir – aux attentes de la critique en quête d'une certaine authenticité lorsqu'il met en avant son algérianité. Il affirme, par exemple, que son œuvre romanesque s'adresse avant tout à ses frères de sang et de culture : « Le premier lecteur pour moi, déclare-il en 1992 au cours d'un colloque, c'est d'abord l'Algérien, ensuite le Maghrébin, ensuite l'Arabe, ensuite tous ceux qui

veulent bien venir à mon texte » (Boudjedra, 1992 : 251). Il avait déjà exprimé cette idée en 1975, au moment de la parution de *Topographie idéale pour une agression caractérisée* :

En ce qui me concerne, je dis qu'au départ, je m'adresse à l'Algérien. J'écris ensuite pour tous les lecteurs potentiels qui vivent, au niveau du Tiers-monde, les mêmes expériences, les mêmes problèmes que nous en Algérie. Il se trouve, ensuite, que d'autres publics, français ou autres[,] vont venir s'intégrer dans le processus écrivains / lecteurs – Pour des raisons historiques, politiques ou littéraires tout simplement. [...] Je reste persuadé[,] quant à moi, que la sensibilité du lecteur algérien, Tiers-mondiste, ou ami, rejoint la mienne (Boudjedra, 1975a : 30).

L'auteur assure, dans cet article, que ses œuvres postulent en priorité un lecteur maghrébin avec lequel s'instaure une relation de complicité et de sympathie. Dès lors, il donne une image de lui-même qui coïncide avec celle que la critique se fait d'un auteur maghrébin : ce dernier doit non seulement inscrire sa fiction outre-Méditerranée ou évoquer les problèmes qui bouleversent son pays, mais également s'adresser aux siens. L'authenticité d'un écrivain provient en partie de la capacité de ses textes à postuler un lecteur virtuel algérien. Nous ne parlons pas ici du public réel, mais d'un lecteur abstrait que les théoriciens de la lecture ont défini sous le terme de « narrataire extradiégétique » (Gérard Genette), de « lecteur implicite » (Wolfgang Iser), de « lecteur abstrait » (Jaap Lintvelt) ou encore de « Lecteur Modèle » (Umberto Eco). Cette figure textuelle peut présenter des traits caractéristiques, notamment une identité culturelle, qu'il est possible de dégager grâce à des indices textuels.

Certains romans convoquent, en effet, la part d'algérianité du lecteur lorsqu'ils font référence par exemple au patrimoine littéraire arabo-musulman. Les lecteurs de *La macération*, de *La prise de Gibraltar* et de *Fascination* relisent ou découvrent des œuvres aussi prestigieuses que *L'histoire des Arabes et des Berbères* d'Ibn Khaldoun ou les *Voyages* d'Ibn Batouta. Ils poursuivent alors le dialogue intertextuel avec ces derniers et confrontent leur part d'algérianité aux textes les plus subversifs de la littérature arabe, dans la mesure où ces œuvres proposent une vision critique de l'histoire arabo-berbère. Les romans réactualisent aussi des personnages célèbres. Dans *L'insolation*, le fameux poète perse Omar Khayyâm est réincarné, tandis que la figure populaire de Djoha est remise au goût du jour. La tradition orale est ainsi

réhabilitée. L'auteur multiplie également les rapprochements avec *Les mille et une nuits*, recueil écrit lors de l'âge d'or de la culture arabo-musulmane du VIII^e au XII^e siècles. Rachid Boudjedra se présente, par conséquent, comme un digne héritier de la littérature populaire et savante arabo-berbère, même s'il écrit en français.

Le romancier ne convie jamais, en revanche, son lecteur à un dialogue intertextuel avec les écrivains francophones ou arabophones de la période coloniale. Le lecteur est donc amené à refuser toute image exotique des peuples maghrébins, image qui s'est constituée en France dès l'époque romantique dans la peinture (Eugène Delacroix, Eugène Fromentin...) et dans les lettres (Guy de Maupassant, André Gide...) pour répondre à une curiosité suscitée par le début de la colonisation en 1830. Certes, Eugène Fromentin est cité dans *La pluie*, mais en tant que peintre de l'exotisme oriental. Quant à André Gide, ce n'est pas un hasard si ses écrits sont rapportés, dans *La répudiation*, par l'amante française qui continue à percevoir l'Algérie comme un lieu pittoresque : « [T]ous riaient devant l'énervement de mon amante européenne, qui venait me voir en m'apportant des fleurs et des fruits, ainsi que des citations de Gide sur Biskra, griffonnées sur une page d'écolier débutant » (Boudjedra, 1969 : 147). Dans *Fascination*, c'est encore une étrangère, Olga, qui offre au malade des « citations de Gide sur Biskra, griffonnées sur une page d'écolier débutant, parce qu'elle voulait lui faire plaisir et qu'elle connaissait quelques mots de français. » (Boudjedra, 2000 : 129.) En définitive, le romancier s'inspire d'un patrimoine littéraire arabo-musulman antérieur à l'occupation européenne et ferme la parenthèse coloniale. Il conteste ainsi toute une période littéraire et historique au cours de laquelle la société algérienne a été déstructurée et son identité brisée et préfère privilégier le dialogue intertextuel avec des écrivains de la période précoloniale, ainsi qu'avec ses contemporains.

L'œuvre romanesque boudjedrienne se nourrit en effet des ouvrages de celui qu'on considère comme le père de la littérature maghrébine de langue française : Kateb Yacine. Cette dimension fondatrice lui vient en partie du renversement qu'il opère de tous les modèles narratifs, et principalement descriptifs, qui lui préexistaient et du fait qu'il a permis le développement dans le champ littéraire algérien d'un faisceau de références à des textes

issus d'Algérie même, notamment dans *Nedjma*, plus qu'à des œuvres familières à la culture humaniste du lecteur français (voir Bonn, Garnier et Lecarme, 1997 : 190).

L'année 1989 a vu disparaître deux des pères fondateurs de la littérature algérienne moderne : Mouloud Mammeri et Kateb Yacine. [...] Kateb Yacine a donné à la littérature maghrébine son texte le plus tumultueux et peut-être le plus dense et le plus accompli. *Nedjma* est en effet souvent désigné comme le texte fondateur de la littérature algérienne de langue française. [...] Il a fallu attendre toutefois 1956 pour que *Nedjma* vienne, par la complexité de sa quête et la superbe échevelée de son écriture, fonder une maturité et une *origine* littéraires. Pour la première fois dans la littérature maghrébine, l'expression de l'*intérieur* fracture la syntaxe qui la porte et fait éclater du même coup cet « indigénisme » qui sous-tend jusqu'aux meilleures œuvres des années 50 (Djaout, 1990 : 49-50).

Nedjma devient un roman-phare, inépuisable, une source originelle à laquelle les écrivains maghrébins d'après l'Indépendance viennent se ressourcer et emprunter certains motifs, personnages ou expressions : « Sans *Nedjma* peut-être que nous autres écrivains maghrébins de la génération de l'indépendance, nous n'aurions pas écrit ce que nous avons écrit. Comme dit Abdellatif Lâabi "*nous descendons tous du manteau de Nedjma!*" » (Ben Jelloun, 1990 : 15-16.) Tahar Djaout et Tahar Ben Jelloun, en désignant explicitement *Nedjma* comme le texte fondateur de la littérature maghrébine, montrent bien que cette œuvre demeure essentielle pour tous les écrivains qui se réclament de l'aire géographique et culturelle du Maghreb. Aujourd'hui encore le roman de Kateb Yacine sert de référence. Le jeune romancier algérien Salim Bachi ne nomme-t-il pas la femme mystérieuse et sensuelle, dans *Le chien d'Ulysse* (2001), « *Nedjma* »? Joli clin d'œil au maître incontesté.

[S]i *Nedjma* instaure le mythe de la littérature algérienne, le mythe donc d'une identité littéraire, s'il est le mythe d'origine du roman algérien de langue française en tant que texte, le roman de Kateb tire justement sa force de sa fonction mythique même. Le geste des Keblouti y développait, pour la première fois dans le cadre d'un roman, une mythologie des origines, au-delà d'une tribu particulière, du pays tout entier. *Nedjma*, en ce sens, a pu être interprétée comme une allégorie de l'Algérie, et le récit des aventures de l'héroïne et de ses quatre amants faisait passer le temps historique du roman à la dimension exemplaire du temps mythique, générateur de l'identité collective (Bonn, 1985 : 264).

Nedjma est une femme, une amante, une maîtresse convoitée mais jamais conquise; même son époux Kamel n'a pas su conquérir son cœur. Mais la quête amoureuse des amants de Nedjma n'est pas vaine, puisqu'elle s'accompagne d'une découverte de leur généalogie, de leur véritable ascendance et de leur histoire collective. La descendante de l'ancêtre Keblout et de la Française incarne, grâce à sa double origine culturelle, le pays dans sa diversité et sa complexité : elle est l'Algérie qu'aucun colonisateur n'a su assujettir; elle incarne une nation toute nouvelle qu'il va falloir protéger. Ces interrogations convoquent en premier lieu un lecteur virtuel algérien qui s'interroge sur le devenir et la spécificité culturelle de son pays.

Les analogies entre *Nedjma* et les premiers romans de Boudjedra s'opèrent sur le plan thématique et formel. L'expression « le cercle des repréailles », utilisée dans *La répudiation* à propos de la haine des fils envers leur père, reprend par exemple le titre d'une pièce de Kateb Yacine. Une des expressions récurrentes de *La répudiation* et de *L'insolation*, le « Clan », appartient aussi au lexique katebien. Les points de comparaison portent à la fois sur le vocabulaire, les personnages, les motifs (notamment celui du sang) et sur les thèmes (en particulier la claustration de la femme)². Ces liens intertextuels sont suffisamment visibles pour ne pas échapper à l'attention du lecteur averti, invité à relire une œuvre où se pose la question même de la maghrébinité.

Grâce à quantité de clins d'œil à l'œuvre de Kateb, Rachid Boudjedra acquiert par conséquent un statut d'auteur moderne du Maghreb. Son œuvre romanesque entre dans la sphère de la littérature maghrébine et, de surcroît, algérienne. La critique peut ainsi présenter Rachid Boudjedra comme un digne successeur de Kateb Yacine, dont l'œuvre exprime un imaginaire (au sens d'un ensemble de représentations stéréotypées³) arabomusulman tout en utilisant la langue de Voltaire. Elle crée une filiation que Rachid Boudjedra revendique d'ailleurs et assure à ce dernier une reconnaissance littéraire.

² Pour compléter cette étude, consulter la thèse d'Ibrahim-Ouali, 1998 : 129-134 et Bonn, 1990 : 114, 112-116.

³ Notre conception de l'imaginaire rejoint celle de Chebel : « *L'imaginaire est un réel transformé en représentation*, une histoire cumulée qui continue à agir en nous, à l'instar d'une communication supra-langagière qui n'exclut point la langue. Ses contenus sont essentiellement abstraits : symboles, images, idées..., mais son impact est "concret", disons "effectif", car seul un acte humain qui ne produit pas de sens est un acte mort. » (1993 : 370)

En définitive, la critique journalistique considère comme « authentiquement algérien » l'écrivain de nationalité algérienne qui puise son inspiration non seulement dans sa culture originelle mais aussi dans la littérature contemporaine, c'est-à-dire dans le patrimoine littéraire *ante* et *post* colonial. Rachid Boudjedra correspond alors à l'idée que la critique se fait de l'auteur algérien.

Elle encense donc ce créateur qui comble parfaitement ses attentes. Tel n'a pas été le cas pour l'écrivain marocain Driss Chraïbi à qui Salim Jay a reproché d'internationaliser ses thèmes dans *Un ami viendra vous voir* (1966). L'intrigue de ce roman se déroule en France : l'émission télévisée de Christophe Bell, magnat de l'information et président d'une puissante société de médias, se propose de pénétrer dans les foyers et de faire parler des gens ordinaires sur leurs problèmes. Il s'entretient ainsi avec Ruth Anderet, une femme moderne qui semble tout avoir pour être heureuse, métier, compte en banque, mari, enfant, mais qui n'en demeure pas moins insatisfaite. Ruth se rend très vite compte que cette émission ne lui apporte rien : l'entretien découpe sa vie en tranches et l'illustre techniquement par de longues publicités, comme si elle n'était qu'un pur produit commercial. Une fois l'équipe partie, Ruth tue sauvagement son enfant dans un accès de folie et se fait ensuite soigner par le psychiatre Daniels. Le docteur découpe aussi tranche par tranche la vie de cette femme jusqu'à ce qu'il se rende compte du caractère vain de ses enquêtes. Il se rend alors compte que la patiente doit être envisagée non comme un sujet d'analyse mais comme un être humain. Le romancier porte en résumé un regard dur sur la société de l'Autre et sur le statut de la femme moderne qui, malgré son indépendance matérielle et sa liberté de mouvements, reste assujettie et soumise à de nouveaux carcans. Mais le romancier semble avoir eu le tort de mettre en scène des personnages occidentaux qui évoluent en France, si l'on en juge par la réaction de certains critiques. Bien que Driss Chraïbi porte un jugement sévère sur la société moderne occidentale, Salim Jay ne peut s'empêcher de penser que l'auteur « des pages les plus vigoureuses et mordantes (*Le passé simple*, *Les boucs*) de la littérature maghrébine d'expression française » (Jay, 1967 : 39) a renié son passé pour participer à « l'élaboration d'une œuvre "intégrale" à la littérature française de langue française [...]. [L]es réactions du public marocain à la lecture d'*Un ami*... indiquent

clairement que, dans son pays, pour son pays, IL EST MORT » (*Ibid.* : 39).

Pour un auteur aussi représentatif de la littérature marocaine, auteur qui a marqué sa génération, il est très difficile de situer sa fiction hors des frontières nationales sans donner à son public le sentiment d'une trahison odieuse et d'un asservissement à la littérature française. La réception critique d'*Un ami viendra vous voir* de Chraïbi qui a souhaité « dépasser l'œuvre de circonstance » (Chraïbi, 1966 : 43) et s'attaquer à des sujets de portée universelle montre clairement qu'un auteur maghrébin se doit de parler des siens pour être lu et considéré comme tel. En conclusion, la critique n'hésite pas à radier de la liste des écrivains nationaux un artiste qui ne comble pas ses attentes. Rachid Boudjedra dont le premier roman est aussi iconoclaste que celui de son collègue marocain aurait peut-être subi le même sort s'il avait situé ces fictions hors de l'Algérie ou des pays d'immigration algérienne. Mais aucun de ses romans ne propose une intrigue hors des frontières d'*Al Djazaïr* ou ne porte exclusivement sur l'Autre.

Influence de la politique sur la réception critique

L'attachement de Rachid Boudjedra aux lieux et aux thèmes attendus ne l'expose pas à la vindicte de la critique, bien au contraire. La censure en Algérie de *La répudiation* qui circule malgré tout sous le manteau crée un effet de curiosité en France autour d'un roman peu orthodoxe. De plus, la presse française de gauche, ravie de découvrir un texte qui défende et illustre ses idées, a réservé au livre un accueil bienveillant. Les nombreux articles consacrés à *La répudiation* dans cette presse sont, en effet, particulièrement élogieux :

N'entre pas qui veut dans ce beau livre [...]. À ce délire verbal il n'était pas nécessaire de fournir une justification, de sous-entendre que celui qui raconte se trouve dans un état mental précaire, qu'il lui arrive de fabuler, de confondre les divers temps de sa biographie, au fond, de faire du roman sur le roman [...]. L'écriture chatoyante de Rachid Boudjedra convient à ces évocations. Le réalisme s'épanouit chez lui, comme chez Baudelaire, à qui il fait penser parfois, en fleurs luxuriantes [...]. Il serait injuste, comme la tentation en vient forcément, de parler à son propos d'orientalisme et de folklore [...]. La critique sociale n'est pas douteuse : la tradition musulmane est sclérose

absolue, porte close à toute révolution véritable. Sans doute est-ce dans cet esprit qu'il faut aborder la partie obscure du récit (Freustié, 1969 : 41-42).

Jean Freustié du *Nouvel Observateur* ne se contente pas ici d'admirer le style et le thème de l'ouvrage; il anticipe d'éventuelles critiques, en y répondant déjà. Il récuse tout article qui mettrait en cause l'équilibre mental du romancier et ne saurait distinguer la véritable folie de l'invention littéraire. Il réfute aussi les articles « injuste[s] » qui dénonceraient le réalisme outrancier, l'aspect folklorique ou la critique sociale. Quant à Luc Estang du *Populaire du Centre*, il souligne « la force du récit », la façon dont l'auteur « suggère admirablement les choses » : « Au fond, les raisins de la colère juvénile ont le même goût sous tous les soleils! » (Estang, 1969 : 10), conclut-il. La revue *Rouge* (quotidien de la ligue communiste révolutionnaire) conseille aussi vivement *La répudiation* : « [à] lire ou à relire sans tarder » (P. C., 1976 : 10). Le ton change radicalement dans les revues d'extrême droite. Citons par exemple un extrait très éloquent de l'*Unité française, Organe du Parti national populaire* de juin 1970, qui classe *La répudiation* dans la catégorie des « livres à ne pas lire » : « Je regrette, pour la tenue de ce journal, et par prudence aussi, de ne pouvoir donner ici quelques échantillons plus précis de ce tissu d'ordures. Nous, nous serions censurés. » (Clouzot, 1970 : 9.) La virulence des propos révèle le manque de partialité du critique qui confond rubrique littéraire et chronique politique.

La presse de gauche trouve en Boudjedra un interlocuteur privilégié. Ce dernier ne dénonce-t-il pas en effet la répression sexuelle de la femme et en filigrane le coup d'État de Houari Boumediene de juin 1965, qui exile la gauche du pouvoir?

La « réaction » qu'avait constitué [sic] jusqu'au lancement de la Révolution agraire – toujours selon les mêmes clichés – le régime militaire du président Boumédiène venait donc à point nommé pour « résoudre » cette contradiction doctrinale : la répression sexuelle devenait le fait, non plus d'une société avec laquelle nos anciennes solidarités se vivaient de plus en plus malheureuses, mais d'une conspiration patriarcale des « mâles, alliés aux mouches et à Dieu », selon l'expression de *La Répudiation*, « conspiration » dont le coup d'État installait le pouvoir tout en exilant la gauche politique (Bonn, 1983 : 4).

L'action des « Membres Secrets du Clan », à qui incombe « la lourde charge de diriger un État dont les citoyens étaient tous

plus ou moins récalcitrants » (Boudjedra, 1969 : 215), représente le régime du président Boumediene durant lequel des opposants politiques étaient enfermés dans des villas. La fiction rejoint ici la réalité puisque Rachid Boudjedra en tant que communiste fut gardé au secret comme son personnage Rachid, pendant neuf mois, après le coup d'État.

En outre, Jean Déjeux fait en 1973 le constat suivant : « La gauche exploite maintenant le roman de Boudjedra : la religion, l'Islam, la morale sont opprimantes; on l'a toujours dit; vous le voyez bien! » (Déjeux, 1973 : 381.) Le critique dénonce la récupération politique du roman tant par la gauche que par la droite, « à l'affût de peintures et de descriptions qui corroborent leur manière de voir les "autres" » (*Ibid.*) et à la recherche d'écrits qui stigmatisent « les maux de la tribu » (Renaud, 1969 : 5-6) ou « la morale des ancêtres » (Revel, 1969 : 119), selon les expressions de journalistes de l'époque. Le roman est, en somme, utilisé pour argumenter et illustrer des idées politiques.

La presse s'empare aussi d'un autre roman de Rachid Boudjedra intitulé *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975b) afin d'alimenter le débat politique. Cette œuvre donne lieu dans la presse de gauche française à de nombreux articles très louangeurs :

[C]e nouveau récit mythologique, s'il plonge ses racines dans les origines de la littérature occidentale, s'ancre aussi dans la réalité la plus explosive, la plus scandaleuse, sous son apparence anodine : « Paris 26 septembre 1973. Temps chaud. Température à midi : 26°. Nombre d'heures d'ensoleillement : 9 » Temps chaud, oui, puisque c'est justement l'époque de la grande flambée raciste [...] [sic] (Limousin, 1975 : 29).

La presse de droite fait au contraire peu cas de ce livre dont elle n'apprécie pas le discours sociopolitique qui sous-tend la fiction romanesque :

Ce livre se veut un immense cri contre le racisme. Ce n'est qu'une suite de phrases incohérentes et un pamphlet parfaitement injuste contre un pays qui accueille, ne l'oublions pas, des millions d'Arabes, leur permettant ainsi d'échapper à la misère de leur pays d'origine. Inutile de dépenser 34 francs (Labat, 1975 : 15).

Il faut rappeler que le roman paraît en plein débat sur l'immigration algérienne en France. Dans les années soixante-

dix, l'émigration ne cesse de progresser, malgré l'accord franco-algérien du 27 décembre 1968 qui limite la liberté de circulation prévue par les accords d'Evian et les contrôles plus sévères aux frontières. Le chef d'État algérien dénonce en termes sévères, à l'ouverture d'une Conférence sur ce thème, le 12 janvier 1973, les insultes et les assassinats dont sont victimes les Algériens en France, à la suite, selon lui, des décisions du gouvernement de nationaliser les ressources pétrolifères⁴. Après la guerre israélo-arabe de juin 1967, l'Algérie décide effectivement de nationaliser les activités de raffinage-distribution de Mobil et d'Esso (voir Stora, 1994 : 37, 42). La France réagit vivement à cette décolonisation pétrolifère et boycotte l'essence algérienne.

Topographie idéale pour une agression caractérisée illustre donc parfaitement le discours du chef d'État algérien puisqu'il dénonce les assassinats et les préjugés dont sont victimes les immigrés. Un article d'*El Moujabid* qui contient des extraits d'un « communiqué officiel » (Boudjedra, 1975b : 233) sur la suspension de l'émigration en France, décidée en septembre 1973 par le pouvoir algérien, est d'ailleurs inséré dans le récit :

Par ailleurs, le Conseil de la révolution et le Conseil des ministres ont étudié la situation devenue dramatique, de l'émigration algérienne en France, notamment après la vague de racisme qui s'est abattue sur nos travailleurs à la veille de la tenue de la quatrième Conférence au sommet des pays non alignés. [...] Des mesures conservatoires ont été envisagées et il a été décidé en l'occurrence la suspension immédiate de l'émigration algérienne en France en attendant que les conditions de sécurité et de dignité soient garanties par les autorités françaises aux ressortissants algériens (Boudjedra, 1975b : 233).

Charles Bonn remarque qu'à l'époque les idées de la gauche française correspondent à celles du pouvoir algérien :

⁴ Consulter Boumediene : « Que signifie la nationalisation du pétrole et celle de quelques petites usines pour les peuples [sic] algérien et français? Je suis persuadé qu'il ne s'agit là que de questions secondaires en [sic] égard aux relations humaines qui doivent dépasser tout autre domaine. / L'Algérien est maintenant un citoyen au sens le plus complet du terme. / Imaginez le scandale qui se serait produit si la police algérienne venait à interpellier un coopérant français et à le tuer dans ses locaux. Ce serait alors la "fin du monde". C'est pour cette raison que je peux dire que le sang du citoyen algérien est du même poids et de la même valeur que celui de tout citoyen français. / En évoquant ce sujet, notre espoir est que l'émigration algérienne doit être convenablement traitée et que toutes les conditions garantissant sa sécurité et sa dignité soient réunies [...]. Je citerai le dernier [problème] dont la victime a été un émigrant algérien. Ce genre d'incidents pourrait se produire dans notre pays. Mais le drame est que ce citoyen a été tué en un lieu officiel par des éléments dont la mission est de veiller sur la sécurité du citoyen algérien qui n'est plus le "Français-musulman" d'antan, d'avant 1954. » (1973 : 12-14.)

Là, aucune contradiction entre les analyses de la gauche française et celles du pouvoir algérien. D'ailleurs, la recrudescence des attentats racistes en France n'est-elle pas la conséquence de la décision anti-impérialiste du pouvoir algérien enfin rallié, de nationaliser les hydrocarbures? (Bonn, 1983 : 5.)

La gauche (qui fait partie de l'opposition sous la présidence de Giscard d'Estaing) est en effet plus favorable à l'immigration algérienne⁵. Aussi le roman bénéficie-t-il d'un bon accueil par la presse de gauche et développe-t-il en même temps un discours conforme à celui du discours politique algérien :

Discours de conformité idéologique manifestant grâce à l'émigré-immigré providentiel la nouvelle alliance entre le discours du pouvoir algérien et celui de la gauche française, écriture codée manifestant la littérarité française pour le lecteur algérien, et le bon élève un peu anachronique pour le lecteur français, *Topographie idéale pour une agression caractérisée* a réussi ce tour de force de permettre la réinsertion de l'auteur de *La répudiation* dans son pays : n'y occupe-t-il pas à présent un poste envié? (Bonn, 1983 : 9.)

Il est vrai que *Topographie idéale pour une agression caractérisée* donne une nouvelle direction à l'œuvre romanesque de Rachid Boudjedra. Son regard critique se pose désormais sur la société de l'Autre et dénonce l'aspect inhumain de son modernisme qui exclut et broie l'individu non initié à ses règles. Le roman condamne non seulement un aspect du modèle économique français mais aussi la vague de racisme, vexations et insultes, que subissent de plein fouet les travailleurs immigrés algériens qui vivent ou tentent de survivre dans un environnement hostile : « Il ne comprend pas que c'est là que nous sommes devenus fous, vivant – malgré les insinuations du muezzin au sujet des gamines séduites et transformées en pensionnaires des maisons closes – dans des mansardes sordides, pour éviter les hôtels, non moins sordides mais soumis à des contrôles policiers incessants, avec brimades, insultes et exactions » (Boudjedra, 1975b : 149-151). Prostitution, bidonvilles, maladies graves, travail de forçat, froid, faim et détresse attendent le futur

⁵ « La Gauche en général, et le Parti socialiste en particulier, ont tissé au fil des années, des relations suivies, et de plus en plus intensives avec le Parti algérien au pouvoir, le F.L.N., et en ce qui concerne plus spécialement l'échange de vue périodique sur la situation des émigrés avec l'appendice du F.L.N. en France : "l'Amicale des Algériens en Europe". [...] [D]ès le 27 juin 1972, le Programme Commun de gouvernement adopté conjointement par le Parti Communiste Français et le Parti Socialiste [...] stipulera dans sa partie traitant des problèmes de l'emploi que : "le plan, prévoira le nombre de travailleurs immigrés accueillis chaque année afin de définir les mesures économiques et sociales à prendre. Les travailleurs immigrés bénéficieront des mêmes droits que les travailleurs français. La loi garantira leurs droits politiques, sociaux et syndicaux" » (Benamrane, 1983 : 78).

travailleur attiré par les promesses fallacieuses de la France qui fait espérer à chaque arrivant les mêmes droits pour tous. Le discours de *Topographie idéale pour une agression caractérisée* va donc, au moment de sa parution, dans le sens du pouvoir algérien en démystifiant un certain discours sur l'Occident. Le crime raciste d'un immigré algérien tué sauvagement dans le métro parisien par une horde « l'acculant contre un mur, lui fracassant la tête contre ses porosités » (Boudjedra, 1975b : 165) met à mal les vertus humanistes dont s'enorgueillissent les Occidentaux. En ce sens, le roman confirme le discours du gouvernement qui découvre un auteur fort préoccupé par le devenir de ses compatriotes et qui n'hésite pas à faire le procès de la société moderne occidentale.

N'en déduisons pas toutefois que l'écriture de *Topographie idéale pour une agression caractérisée* serait, contrairement aux deux premiers romans boudjedriens, une écriture d'allégeance. Certes, le roman profite largement du contexte politique lors de sa publication. Mais l'auteur ne répond pas pour autant à une commande sociale implicite. Il est extrêmement difficile de savoir s'il se plie au discours idéologique ou s'il évoque, sans se soucier de la réception du roman, les préoccupations sociopolitiques de ses compatriotes. Au lieu de suspecter Rachid Boudjedra d'être un auteur de circonstance, de complaisance, on pourrait considérer *a contrario* que c'est la critique qui se rallie à ses idées et non l'inverse. Quant à son allégeance à la littérature française dont nous parle Charles Bonn, elle n'est qu'apparente. En empruntant de façon ostentatoire les techniques scripturaires des Nouveaux Romanciers dans *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, l'auteur récuse l'écriture trop sophistiquée qui se révèle incapable d'interférer sur la destinée du personnage de l'émigré. Il dénonce surtout la vanité d'une écriture sans prise sur le réel (voir Ibrahim-Ouali, 1995 : 45-54).

Quoi qu'il en soit, il est clair que le contexte politique explique parfois la grande médiatisation de certains romans maghrébins⁶. Kateb Yacine était d'ailleurs très conscient de l'influence directe des événements historiques et politiques sur la réception de son œuvre. Il déclare que « s'il n'y avait pas eu la guerre d'Algérie, *Nedjma* n'aurait pas été publié de si tôt » (Kateb, 1985 : 13). De plus, « il fallait faire quelque chose de très difficile pour que les

⁶ Les citations suivantes des ouvrages de K. Yacine, de J. Déjeux et d'H. Gafaiti proviennent de la thèse de Bourget, 1997 : 5, 6, 16, 24.

gens les plus exigeants en matière littéraire soient obligés de reconnaître, non pas seulement un livre, mais l'expression d'un pays » (Kateb Yacine cité par Déjeux, 1993b : 125). La politique influence non seulement la critique littéraire, la réception, mais aussi la création littéraire. Hafid Gafaïti constate aussi que la critique, à la parution en 1982 du *Fleuve détourné* de Rachid Mimouni, a failli à sa mission qui consiste à juger une œuvre littéraire :

Le fleuve détourné est paru dans une conjoncture politique particulièrement dominée par le désaccord algéro-français sur le prix du gaz notamment. Ainsi, la presse de droite n'a pas eu la pudeur de contenir ses griefs contre la volonté d'indépendance économique et politique de l'Algérie alors même qu'elle était supposée traiter de littérature (Gafaïti, 1991 : 33).

Littérature, critique et politique irrémédiablement liées

L'attribution des prix littéraires dépend aussi de facteurs qui échappent totalement à l'écrivain. Jean Déjeux déplore que l'attribution du Goncourt au marocain Tahar Ben Jelloun fasse penser à « une contre-offensive contre l'apartheid et contre les déclarations anti-émigration maghrébine en France du Front National » (Déjeux, 1993b : 253-254) :

Il suffit, en effet, que les Français décernent un Prix à un auteur maghrébin de langue française pour que les jalousies, rivalités, sarcasmes et procès d'intention surgissent et se déchaînent contre eux et contre le lauréat. Quand aucun Prix n'est attribué on écrit alors dans la presse : « ils nous en veulent », « c'est du racisme », de la discrimination, le rejet, parce que « nous sommes arabes »! Quand un Prix est accordé : « c'est de la récupération », de l'embrigadement, de l'aliénation, de l'utilisation de « l'Arabe de service », etc. (*Ibid.*)

Carine Bourget précise que l'« attribution du Goncourt a fait se proliférer les études sur *La nuit sacrée* (et le roman dont il est la suite), alors que beaucoup s'accordent sur le fait que des œuvres antérieures de Ben Jelloun étaient plus méritantes du prix » (Bourget, 1997 : 16). Peu importe si c'est vrai ou non, l'essentiel est d'être conscient que la valeur littéraire d'une œuvre ne se mesure pas à sa réception commerciale ou médiatique.

Par ailleurs, il existe actuellement un autre « trio explosif » : islam, littérature et politique.

Pour les écrivains musulmans, l'Islam transforme le couple littérature / politique en un trio explosif. Les démêlées [sic] d'auteurs tels que Salman Rushdie et Tasleema Nasreen avec des autorités religieuses (et l'indignation qui s'ensuit particulièrement en Occident qui se pose comme le défenseur de la liberté d'expression) ne font qu'accroître l'antagonisme entre l'Islam et le monde occidental. Depuis les dernières décennies, l'Islam fait fréquemment la une de l'actualité aussi bien en France qu'aux États-Unis, où les médias le présentent comme une menace au monde occidental et à ses valeurs modernes. L'Islam est une religion qui touche aussi bien à l'organisation sociale et politique, et bien souvent, les deux se trouvent inextricablement entremêlés, ce qui contribue à alimenter les tensions (*Ibid.* : 6-7).

L'écrivain peut s'enfermer dans sa tour d'ivoire, mais son œuvre n'en demeure pas moins ouverte à l'interprétation des autres.

La critique de la littérature maghrébine d'expression française reste porteuse d'une idéologie et ce, depuis sa création. Rappelons que la critique de la littérature maghrébine d'expression française s'est créée dans un contexte de décolonisation, afin de reconnaître cette littérature nationale émergente que le pouvoir colonial a d'ailleurs tenté de récupérer.

Il faudrait se remémorer l'accueil réservé par la presse française d'Algérie à *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri puisqu'après [sic] avoir souligné que ce roman est un véritable témoignage sur la psychologie des populations algériennes, J. Pomier en déduit la conclusion suivante : « *N'est-ce pas un acte évidemment dans la ligne de cet algérianisme si légèrement déclaré caduc par certains. L'œuvre de Mammeri, elle en prolonge l'efficace [sic] et le renouvelle avec bonheur.* » / Mouloud Mammeri, écrivain algérianiste, c'est le comble! (Mouzouni, 1985 : 34.)

La presse française a tenté de présenter l'écrivain berbère Mouloud Mammeri comme un algérianiste, c'est-à-dire un écrivain européen d'Algérie qui « se donne pour fonction de fonder idéologiquement, historiquement et culturellement une patrie algérienne placée sous le signe de la symbolique du conquérant » (Lanasri, 1995 : 8). La critique a eu tendance à ne pas reconnaître la littérature algérienne de langue française écrite pendant la période coloniale, de peur d'être taxée de néocolonialiste, comme si cette littérature de langue française s'était créée *ex nihilo*. Ahmed Lanasri observe que la période de l'entre-deux-guerres demeure méconnue et oubliée, faisant ainsi apparaître les événements politiques et littéraires comme « spontanés » : « Le premier novembre 1954 [date de l'insurrection dans les Aurès et en Grande Kabylie et de la création de l'Armée de libération nationale], le

premier roman de Mouloud Féraoun [*sic*] en 1950 [*La terre et le sang*] apparaissent ainsi comme des générations spontanées qui occultent l'insémination fécondatrice des décennies précédentes » (*ibid.* : 7). La critique littéraire ne cherche pas à retrouver les influences et les filiations littéraires qui pourraient exister entre les écrivains algériens des années 50 et ceux de l'entre-deux-guerres, considérant ces écrivains algériens formés à l'école française comme les bons élèves des écrivains coloniaux :

La littérature maghrébine française est née en tant que telle (*il y avait déjà des écrivains avant, mais non perçus comme tels par la critique*) dans les années 50, au moment où la relation entre la France et ses colonies entrait dans cette phase de turbulences qui allait mener aux Indépendances. C'est-à-dire que d'emblée elle surgit d'une relation problématique, ou le devenant. *Elle répondait* alors, nous dit Abdelkebir Khatibi dans sa thèse *Le roman maghrébin, à l'attente d'une minorité de lecteurs français favorables à la décolonisation, désireux de trouver des arguments culturels à opposer au discours dominant qui glorifiait l'œuvre coloniale* (Bonn, 1996 : 14-15; les italiques sont de nous).

Littérature et politique sont trop mêlées pour que la critique littéraire prenne en considération les écrivains algériens de la période coloniale. Elle doit au contraire contenter l'opinion et opposer à la littérature d'avant-guerre celle émergente des années 50. Ces écrivains indigènes sombrent alors dans l'oubli ou sont définitivement assimilés aux auteurs coloniaux, afin que surgisse nettement la différence entre la littérature exprimant l'idéologie des colons et la littérature algérienne de langue française, support discursif des revendications nationales.

Ahmed Lanasri regrette que les critiques tels que Abdelkabar Khatibi, dans *Le roman maghrébin* (1968), et Charles Bonn, dans *La littérature algérienne et ses lectures* (1974), ne mentionnent pas les contemporains autochtones des écrivains « algérienistes », excepté Jean Amrouche (Lanasri, 1995 : 129). Il désapprouve le fait que Jean Déjeux, dans *La littérature maghrébine de langue française* (1973), n'ait pas cherché à découvrir davantage ces auteurs algériens de l'entre-deux-guerres et se soit contenté des « comptes rendus des œuvres [...] [et] des études de la période considérée et émanant bien sûr, d'auteurs coloniaux » (*ibid.* : 257). Le père Déjeux a, d'après lui, occulté l'aspect subversif de cette littérature, en sélectionnant les

passages à la gloire de la France coloniale. Cette littérature de l'entre-deux-guerres gêne les critiques de l'époque coloniale et de l'Algérie indépendante, coloniaux et anticoloniaux, car elle n'exprime pas un discours clair. Son ambiguïté provient justement de son contexte de production. Elle paraît dans une période charnière de l'histoire coloniale, « entre celle de l'épopée guerrière de la résistance à l'envahisseur et celle de la confrontation armée de la libération [...] où le vaincu tente d'instaurer le dialogue avec l'occupant et où le vainqueur semble avoir définitivement assuré sa domination sur le pays » (*ibid.* : 131). La résistance armée à l'occupant s'épuise après la Première Guerre et les autochtones se lancent alors dans une autre bataille : celle de la reconnaissance des droits, notamment du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes selon la fameuse déclaration de Thomas Woodrow Wilson⁷, et celle de l'élargissement des droits politiques de l'indigène et de son accession au statut de citoyen français sans perdre son statut personnel de musulman. Cette littérature de l'entre-deux-guerres ne peut dénoncer l'idéologie coloniale. Mais elle « introduit aux niveaux thématique et idéologique un certain nombre de distorsions qui, replacées dans le cadre obligé de la soumission à l'idéologie dominante, donnent à cette production son ambiguïté spécifique » (*Ibid.* : 8).

En somme, la critique littéraire de la littérature maghrébine en langue française possède depuis son commencement des *a priori* idéologiques qui orientent les discours à des fins politiques. Il ne faut donc pas négliger le contexte politique et social lors de la parution de certains romans maghrébins, contexte qui explique parfois l'excellente réception que leur a accordée la critique française. *La répudiation* et *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, en particulier, ont correspondu à un moment donné et précis aux attentes de la presse française de gauche. D'une part, ces romans montrent de l'intérieur les travers de la société algérienne et sont de véritables témoignages; d'autre part, ils évoquent des sujets, notamment le statut de la femme, qui interpellent particulièrement le public. Les critiques journalistiques de l'époque sont alors très souvent élogieuses : le roman *La répudiation* est qualifié de « fascinant » (Collectif, 1970 : 796), l'auteur de *courageux*.

⁷ Le cinquième point des « Quatorze points du président Wilson », discours prononcé le 8 janvier 1918 au congrès de Washington, concerne l'étude des revendications coloniales conformément aux intérêts des populations. Voir Rain, 1945 : 20.

La réception de *La répudiation* n'est toutefois pas la même en France et en Algérie, car ce roman livre au voyeurisme occidental des scènes d'intimité familiale normalement protégée du regard de l'Autre. Aussi le roman a-t-il choqué la bienséance en Algérie et séduit en revanche le lecteur français qui a toujours l'impression d'entrer par effraction dans les romans boudjedriens, d'être voyeur et de ne pas être le lecteur souhaité par le texte. Et c'est justement ce qui plaît à la critique française et algérienne : l'impression que des œuvres romanesques sollicitent un lecteur virtuel algérien. Ainsi, Rachid Boudjedra incarne parfaitement, aux yeux des journalistes et du public, l'auteur algérien authentique puisqu'il semble ne pas écrire pour les Autres mais pour les siens.

Professeure certifiée en lettres modernes, **Valérie Lotodé** termine actuellement sa thèse de doctorat sur le lecteur virtuel de Rachid Boudjedra au Centre international d'études francophones, à l'Université Sorbonne-Paris IV. Elle a publié des articles dans plusieurs revues internationales : *Le Maghreb littéraire. Revue canadienne des littératures maghrébines* (Toronto), *Expressions maghrébines. Revue de la Coordination internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines* (Tallahassee), *Algérie. Littérature / Action* (Paris).

Références

- BEN JELLOUN, Tahar (1990). « Le silence chahuté », *Pour Kateb Yacine*, Alger, E.N.A.L. (Entreprise nationale algérienne du livre) : 15-16.
- BENAMRANE, Djilali (1983). *L'émigration algérienne en France (passé, présent, devenir)*, Alger, Société nationale d'édition et de diffusion.
- BONN, Charles (1999). « Paysages littéraires algériens des années 90 et post-modernisme littéraire maghrébin », dans Charles BONN et Farida BOUALIT (dir.), *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie?*, Paris, L'Harmattan.
- (1996). « Texte maghrébin et séduction de l'étrange », *Passerelles : résistances et combinaisons culturelles*, Thionville, n° 12, automne : 14-21.
- (1990). *Kateb Yacine. Nedjma*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Études littéraires »).
- (1985). *Le roman algérien de langue française. Vers un espace de communication décolonisé?*, Paris, L'Harmattan.
- (1983). « La lecture de la littérature algérienne par la gauche française : le "cas" Boudjedra », *Peuples méditerranéens*, « Domination et dépendance : situations », Paris, n° 25, octobre-décembre : 3-10.
- , Xavier GARNIER et Jacques LECARME (dir.) (1997). *Littératures francophones. 1. Le roman*, Paris, Hatier.
- BOUDJEDRA, Rachid (2000). *Fascination* (roman), Paris, Grasset & Fasquelle.
- (1995). *Lettres algériennes* (essai), Paris, Grasset.

-- (1992). « Discussions après les communications », dans Alfred HORNUNG et Ernstpeter RUHE (dir.), *Autobiographie & Avant-garde : Alain Robbe-Grillet, Serge Doubrovsky, Rachid Boudjedra, Maxime Hong Kingston, Raymond Federman, Ronald Sukenick*, Tübingen, éd. Gunter Narr Verlag : 244-259.

-- (1975a). « "Topographie idéale" ou la répétition de la réinsertion », *L'Algérien en Europe*, Paris, n° 221, 16 octobre : 30.

-- (1975b). *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (roman), Paris, Denoël (coll. « Folio »).

-- (1969). *La répudiation* (roman), Paris, Denoël.

BOUMEDIENE, Houari (1973). *Conférence nationale sur l'émigration*, imprimerie l'Hebdo TC, 12-14 janvier.

BOURGET, Carine (1997). *De l'inscription à la réception : l'intertexte islamique chez Memissi, Djébar, Chraïbi et Ben Jelloun*, Ann Harbor (Michigan), Michigan State University.

CHEBEL, Malek (1993). *L'imaginaire arabo-musulman*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige »).

CHRAÏBI, Driss (1966). « Driss Chraïbi : "Je suis d'une génération perdue" », *Lamalif*, Casablanca, n° 2, 15 avril : 43.

CLOUZOT, Marcel (1970). « Les livres à ne pas lire : Rachid Boudjedra : *La Répudiation* », *Unité française. Organe du Parti national populaire*, Paris, n° 4, juin : 9.

COLLECTIF (1970). *Bulletin critique du livre français*, Paris, n° 295, août.

DÉJEUX, Jean (1993a). *Maghreb : Littératures de langue française*, Paris, éd. Arcantère.

-- (1993b). « Réception critique de *Nedjma* en 1956-57 », *Actualités de Kateb Yacine. Itinéraires et contacts de cultures*, Paris, L'Harmattan, vol. 17.

-- (1973). *Littérature maghrébine de langue française. Introduction générale et Auteurs*, Sherbrooke, éd. Naaman.

DJAOUT, Tahar (1990). « Une parole en liberté », *Pour Kateb Yacine*, Alger, E.N.A.L. (Entreprise nationale algérienne du livre) : 49-50.

DJEBAR, Assia (2000). « Le désir sauvage de ne pas oublier », *Le Monde*, Paris, n° 17341, 26 octobre : 18.

ESTANG, Luc (1969). « L'actualité littéraire. *La Répudiation* de Rachid Boudjedra », *Le Populaire du Centre* (journal quotidien régional sous le contrôle des fédérations socialistes du Centre. Organe du socialisme), éd. de Limoges, n° 273, 18 novembre : 10.

FREUSTIÉ, Jean (1969). « *La Répudiation* », *Le Nouvel Observateur*, Paris, n° 255, 29 septembre : 41-42.

GAFATI, Hafid (1991). « Rachid Mimouni entre la critique algérienne et la critique française », dans Charles BONN (coord.), *Poétiques croisées du Maghreb. Itinéraires et contacts de cultures*, Paris, L'Harmattan, vol. 14, 2^e semestre : 26-34.

GAUGEARD, Jean (1969). « L'Algérie comme chair », *La Quinzaine littéraire*, Paris, Association pour la diffusion de la pensée française, n° 81, du 16 au 31 octobre : 3.

GIRON, Roger (1969). « Marquée par l'érotisme et la violence, l'histoire d'une adolescence », *France soir*, Paris, 6 novembre : 4.

La rôle de la critique dans l'œuvre romanesque de Rachid Boudjedra 151

HALEN, Pierre (2001). « Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone », *Études françaises*, Les Presses de l'Université de Montréal, vol. 37, n° 2 : 13-31.

IBRAHIM-OUALI, Lila (1998). *Rachid Boudjedra. Écriture poétique et structures romanesques*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand.

-- (1995). « *Topographie idéale pour une agression caractérisée* de Rachid Boudjedra ou l'écriture de l'éclatement », dans Charles BONN (dir.), *Littératures des immigrations : exils croisés*, Paris, L'Harmattan (coll. « Études littéraires maghrébines, n° 8 ») : 45-54.

JAY, Salim (1967). « Grandeur et misère de la littérature maghrébine d'expression française. La mort de Driss Chaïbi », *Lamallif*, Casablanca, n° 11, avril : 38-39.

KATEB Yacine (1985). *L'Autre Journal. Les nouvelles littéraires, des arts, des sciences et de la société* (propos recueillis par Nadia Tazi), Paris, n° 7, juillet-août, CITAREF.

LABAT, Guy Victor (1975). « L'actualité littéraire », *Paris Tel*, Paris (éd. du 17^e arrondissement), n° 151, octobre : 15.

LANASRI, Ahmed (1995). *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres. Genèse et fonctionnement*, Paris, éd. Publisud (coll. « Littératures arabes »).

LIMOUSIN, Christian (1975). « L'odyssée de l'Algérien », *Politique Hebdo* (journal de la gauche révolutionnaire), Paris, n° 194, 23 octobre : 29.

MAROTTE, Clément (1970). « *La Répudiation* par Rachid Boudjedra », *La Vie parisienne*, Paris, n° 2 (nouvelle série), février : 35.

MOUZOUNI, Lahsen (1985). *Réception critique d'Ahmed Sefriou. Esquisse d'une lecture sémiologique du roman marocain de langue française*, Casablanca, éd. Afrique Orient.

P. C. (1976). *Rouge. Quotidien communiste révolutionnaire*, Montreuil, n° 235, 28 décembre : 10.

RAIN, Pierre (1945). *L'Europe de Versailles 1919-1939. Les traités de paix, leur application, leur mutilation*, Paris, Payot.

RENAUD, Tristan (1969). « Les maux de la tribu », *Les Lettres françaises*, Paris, n° 1299, du 10 au 16 septembre : 5-6.

REVEL, Jean-François (1969). « La morale des ancêtres », *L'Express*, Paris, n° 951, du 29 septembre au 5 octobre : 119.

STORA, Benjamin (1994). *Histoire de l'Algérie après l'indépendance*, Paris, éd. La Découverte (coll. « Repères »).